Christy Lefteri

Le Livre du feu



PAR L'AUTRICE DE *L'APICULTEUR D'ALEP*

DÉJÀ 2 MILLIONS DE LECTEURS

SEUIL

LE LIVRE DU FEU

CHRISTY LEFTERI

LE LIVRE DU FEU

Traduit de l'anglais
par Karine Lalechère

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe*

DE LA MÊME AUTRICE

L'Apiculteur d'Alep
Seuil, 2020

Les Oiseaux chanteurs
Seuil, 2022

Titre original : *The Book Of Fire*

Éditeur original : Zaffre, an imprint of Bonnier Book, UK

© Christy Lefteri, 2023

French translation rights arranged through Vicky Satlow of The Agency srl

ISBN 978-2-02-154885-3

© Éditions du Seuil, 2024, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Evie

1

Ce matin, j'ai vu l'homme qui a allumé le feu.

Il a fait quelque chose d'horrible, mais, au bout du compte, moi aussi.

Je suis partie.

Je suis partie, et à présent il est peut-être mort. Je me le représente parfaitement, tel qu'il était quand je l'ai trouvé sous le vieil arbre, ses yeux aussi bleus qu'un ciel d'été.

L'homme que j'ai abandonné à son sort n'était pas du genre à s'arrêter au *kafeneon* pour prendre un café grec et une part de *bougatsa*[1]. Il ne se mêlait pas aux autres. Je me contentais donc de le saluer au passage, en général quand il descendait à pied de son imposante villa pour aller à la mer, ou lorsque

1. Pâtisserie grecque feuilletée à base de pâte filo, fourrée d'une crème à la semoule, parfumée à la vanille et à la cannelle. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

je grimpais au sommet de la montagne avec Rosalie, notre lévrier. Et même dans ce cas-là, il ne faisait guère d'effort. Il souriait, l'air distrait, sans prononcer ne serait-ce qu'un mot aimable.

C'était un promoteur immobilier, un homme de la ville qui s'était installé ici. Déjà avant l'incendie, il n'était pas très apprécié au village. Et il faut bien reconnaître que les événements nous ont donné raison.

Est-ce Aristote qui a dit que l'homme est un animal politique ? Bien sûr, nous ne sommes pas tous faits pour jouer un rôle actif dans la politique partisane, mais c'est dans notre nature de vivre dans la *polis*, la cité. Pour rire, nous appelions le promoteur M. Moine, parce qu'il vivait comme les moines du monastère d'Olympie, à cela près qu'il était riche et bien habillé. Je ne me souviens même plus de son véritable nom.

La mythologie grecque raconte que Zeus confia à Hermès deux dons destinés à l'humanité : la honte et le sens de la justice. Lorsque Hermès lui demanda s'il devait accorder ces qualités à certains plus qu'à d'autres, Zeus répondit que non : tous les hommes devaient les posséder pour apprendre à vivre ensemble. Déjà, en ces temps reculés, on comprenait l'importance de la communauté. Les récits et les légendes permettaient de transmettre ces valeurs. Zeus ajouta même que celui qui n'éprouvait ni honte ni conscience d'avoir mal agi devait être mis à mort par la collectivité.

Mais c'était il y a des siècles, et depuis nous avons fait des progrès, n'est-ce pas ?

M. Moine a volé le monde. En tout cas, la partie du monde que j'appelle mienne. Il a détruit la beauté des matins.

Avant, j'aimais me lever tôt, à l'heure où les premiers rayons du soleil éclairaient les sapins. Été comme hiver, j'ouvrais la fenêtre pour m'imprégner de leur parfum et contempler leurs

hautes silhouettes silencieuses. En hiver, leurs ombres fantomatiques émergeaient du brouillard. Au printemps, ils étaient verts, frais et vifs, et les bruyères fleurissaient par milliers à leur pied. En été, une lumière paisible les enveloppait. Tout était doux et inoffensif, à cette heure matinale. Je me préparais une tasse de thé que je buvais là, à la fenêtre. La plupart du temps, mon mari dormait encore. Il était du genre à travailler tard. On entendait les oiseaux. Rien d'autre. Cependant, ma saison préférée demeurait l'automne, quand l'air piquait et que les arbres se dressaient sur le versant boisé, pareils à des flammes. J'aimais sentir l'arrivée du froid, son murmure porté par le vent.

Il nous a tout pris, l'homme qui a allumé le feu.

M. Moine manquait d'humanité, voilà la vérité.

Si on a le sens de la justice, on veille à ce que les gens soient traités équitablement par les autres et *a fortiori* par soi-même. M. Moine n'a pas nié son acte, mais il a essayé de se soustraire à ses responsabilités. Quant à la honte, ma foi, la honte est une tradition en Grèce ! Mais M. Moine aurait-il regretté son geste s'il n'avait pas été pris sur le fait ? Éprouve-t-il un sentiment de culpabilité ? Voilà ce que j'aimerais savoir. Souffre-t-il de ce qu'il nous a fait ?

Hier, il a plu des cendres. Ma fille était là, elle aussi. Nous sommes pourtant en janvier, cinq mois après l'incendie. Nous nous tenions à la fenêtre qui donne sur la forêt. Une forêt de squelettes, certains pins encore hauts, d'autres réduits à l'état de chicots. Et sur ce paysage pleuvaient des cendres.

– On dirait de la neige, ai-je dit à Chara.

Je l'entendais respirer mais elle n'a pas réagi. Ma douce, mon adorable Chara, trop vieille pour son âge. Son prénom signifie *joie*. Chara avec un C muet. Avant, cette joie était son jardin d'été secret, invisible pour ceux qui ne connaissaient

pas l'origine de son nom. Son esprit recèle beaucoup d'autres lieux secrets, et ils ne sont pas tous remplis de lumière, de couleurs et d'arbres séculaires ; certains sont obscurs, d'autres sont vides ; ils sont austères.

Les cendres recouvraient peu à peu le figuier, l'unique arbre survivant du jardin, sous lequel était assis mon mari. Tasso contemplait le flanc de la montagne, ses mains bandées posées sur ses genoux, paumes ouvertes, comme s'il attendait qu'il tombe quelque chose du ciel. Je l'ai vu frissonner, mais il n'est pas rentré se mettre au chaud. Il a renversé la tête en arrière et il a regardé en l'air. Rosalie était couchée à ses pieds, à son habitude. Protectrice.

– La cendre va tout recouvrir, ai-je dit, comme si Chara ne pouvait pas s'en rendre compte seule.

– C'est de la neige, maman, a-t-elle rétorqué avant de s'éloigner.

Le vieux parquet a craqué sous ses pas, puis le silence.

De la neige, vraiment ? J'ai regardé plus attentivement, plissant les yeux. Bien sûr. Elle scintillait sous la lumière méridienne. Elle apportait une vie nouvelle. Où avais-je la tête ? Il ne pouvait pas pleuvoir de cendres plusieurs mois après l'incendie. Mon esprit me jouait des tours.

J'ai trouvé Chara dans sa chambre, assise en tailleur sur le lit, le dos face au miroir, torse nu, ses petits seins de fillette de dix ans à peine visibles, ronds et doux comme des œufs, tout neufs. Elle s'en moque. À son âge, j'avais hâte d'acheter mon premier soutien-gorge de sport chez C&A. Chara, elle, refuse de penser à l'avenir ; ses yeux sont fixés sur le passé.

Elle tournait la tête, examinant son reflet.

– Je ne la vois pas vraiment. À quoi elle ressemble, maintenant ?

C'est un rituel auquel nous nous livrons chaque jour : nous

mettons des mots sur les changements. Depuis deux semaines, ils sont moins nombreux.

Je me suis assise à côté d'elle et j'ai laissé glisser mes doigts sur sa cicatrice, qui s'étend d'une épaule à l'autre, et jusqu'en bas de la colonne vertébrale.

– C'est un arbre d'une beauté incroyable. Il ressemble au vieux châtaignier dans la forêt. Tu sens l'écorce ?

Elle a hoché la tête.

– Et les branches ?

– Longues et noueuses.

– Sans feuilles, ai-je ajouté.

– Et pas encore de châtaignes.

– Un arbre nu. Dans toute sa beauté nue, avec ses sillons et ses courbes, et tout son potentiel pour une vie nouvelle.

Chara ne regardait plus derrière elle ; elle contemplait les fleurs de magnolia parsemant sa housse de couette, perdue dans ses pensées.

– Merci, maman, a-t-elle dit soudain, avant de se tourner pour m'embrasser.

C'était le plus délicat des baisers. Un murmure. Il renfermait des secrets, un mélange d'amour et de rancœur, d'espoir et de peur. Il était très doux, comme si elle hésitait à affirmer ses sentiments avec trop de force.

Son amour est devenu timide depuis l'incendie : elle vit comme si elle tenait un papillon au creux de sa paume, redoutant qu'il meure. Avant, elle était impétueuse dans ses rapports avec le monde extérieur, ou ce qu'elle en percevait à son âge ; son amour était farouche et impitoyable. Si elle avait une conviction, elle faisait en sorte d'être entendue. Si elle éprouvait quelque chose, elle l'exprimait avec passion. Je l'avais élevée ainsi.

À présent, elle est aussi calme et effacée que le paysage

qui nous entoure. Ma fille est vivante, Dieu merci. Mais elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. L'incendie me l'a prise également.

Ce matin, donc, je suis sortie me promener, comme d'habitude. Rosalie a dû flairer quelque chose, car elle a quitté le sentier en haletant ; j'ai suivi les empreintes de ses pattes.

Assis contre le vieux châtaignier, M. Moine avait les yeux levés vers le ciel. Ses yeux bleus.

Non, je ne veux pas penser à ça maintenant.

Le voir a tout fait remonter. Le feu m'asphyxie. Il s'insinue entre le cadre et la porte de ma chambre ; il chauffe mon collier et me picote le cou, rougit le blanc de mes yeux, remplit mes poumons.

Mais je ne pleurerai pas. J'ai versé assez de larmes.

Je devrais l'écrire. Alors peut-être pourrai-je me souvenir sans me consumer. Me souvenir de ce qui est arrivé en imaginant que c'est une histoire très, très ancienne. Un conte de fées qui se finit bien, comme dans les beaux livres illustrés sur les étagères du *kafeneon* de Maria.

Je l'appellerai *Le Livre du feu*.

Le Livre du feu

Il était un petit pois.

C'est ainsi que mon père commençait chaque histoire, même si l'histoire était aussi réelle que le nez au milieu de sa figure. Il était un petit pois, il était une fois. Parce qu'il était grec, loin de chez lui, et qu'il désirait s'intégrer, à la moindre occasion il utilisait le cockney, l'argot rimé londonien, et tant pis si c'était ridicule. Je me souviens des jours où il rentrait à la maison après avoir passé la nuit à jouer du bouzouki dans un restaurant grec, coiffé de son bob de pêcheur élimé et empestant la cigarette. Il jouait pour adoucir l'âme et panser les cœurs ; il jouait pour ceux qui voulaient qu'on leur rappelle le pays. *Car nul ne souhaite oublier d'où il vient*, disait-il. Souvent, réveillée par le bruit de la clé dans la serrure, je réclamais un câlin ; alors il me racontait une histoire pour que je me rendorme.

Il n'est jamais retourné vivre dans son pays natal, mais j'ai fini par y aller à sa place, pour suivre l'homme que j'aimais, parce que je m'y sentais déjà chez moi.

Il était un petit pois un charmant village dans une forêt très ancienne.

Si seulement je pouvais vous raconter l'histoire ainsi, et prétendre que tout cela est arrivé il y a très longtemps…

Il était une fois une forêt très ancienne, avant le feu.

Avant le feu, il y avait des pins et des sapins qui s'élançaient vers le ciel, et un châtaignier millénaire sous lequel s'était assis mon arrière-grand-père, à l'issue d'un périple de cent jours. Selon la légende familiale, il était tellement épuisé qu'il était resté sous l'arbre pendant plusieurs jours, appuyé contre son écorce crevassée, profitant de son ombre fraîche. Il se reposait, parmi les lézards et les loirs, les hérissons et les belettes, les lapins et les cerfs, les renards roux et les chacals. Il se nourrissait de mûres et de figues violettes juteuses. La nuit, il écoutait hurler les loups qui parcouraient les montagnes.

Il était une fois, *mia fora ke ena kairo* (*N'oublie pas ton grec, jeune fille*, me disait mon père), un charmant village dans une forêt très ancienne, sur les pentes d'une montagne qui dominait la mer.

Là, il y avait une maisonnette entourée de figuiers, d'oliviers et de fleurs sauvages. Au fil des siècles et des décennies, le village avait connu des joies et des peines qu'on pouvait peler comme les couches translucides d'un oignon.

Une femme vivait dans cette maison, une musicienne. On disait qu'elle était douée, mais la plupart du temps elle avait du mal à le croire. Elle enseignait le solfège et la musique, et, après l'école, ses élèves défilaient chez elle un par un, un livret de chants dans une main, leur instrument dans l'autre.

Son mari était artiste peintre. Il avait les yeux les plus noirs du monde, et ils pétillaient lorsqu'il la regardait. Elle illuminait ses ténèbres, aimait-il à dire, et c'était la vérité. Les yeux de son mari lui rappelaient un ciel nocturne parsemé

d'un million d'étoiles. Il adorait peindre la forêt ; en fait, il en avait *besoin*, et, si cela n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait peinte éternellement.

Ils avaient une petite fille dont le prénom signifiait *joie*. Cette enfant avait toujours joué dans les bois. Saison après saison, année après année, elle y avait passé tellement de temps à grimper aux arbres et à explorer les torrents et les ruisseaux qu'elle les connaissait presque aussi bien que les animaux qui vivaient là.

Et puis, par un jour d'été, il y a très, très longtemps…

Non. Par un jour d'été sec et brûlant – ou plutôt un jour pendant l'été –, tôt le matin, le père, la mère et la fille s'assirent à la table ronde du jardin pour prendre leur petit déjeuner : du yaourt, du miel, des fruits, des céréales et une grosse miche de pain croustillante qui venait de la boulangerie. La femme buvait du thé au lait, comme sa mère en Angleterre, l'homme, du café grec dans une minuscule tasse, et la fille, un grand verre de lait. Ensuite, le père l'amènerait faire du roller avec ses amis, dans la cour d'une maison au centre du village, tandis que la femme accueillerait sa première élève de la journée : une mamie de quatre-vingt-treize ans qui apprenait la batterie. La famille en possédait une, rangée dans une remise, aux côtés d'une contrebasse, d'une harpe et d'autres instruments encombrants.

Ce jour-là, le vent soufflait assez fort pour soulever les serviettes, qui retombèrent en voletant sur le sol.

– Regardez, on dirait des oiseaux ! s'écria la fille, qui comme son père était attentive aux détails.

– Tu sais que j'étais un as du roller, dans le temps, lui dit ce dernier.

Elle haussa les sourcils et trempa un morceau de pain dans le café de son père.

– Tu ne me crois pas ? Attends.

Il se leva et exécuta quelques figures.

– Et pour freiner, on fait comme ça. Tu me regardes ? Il faut que tu apprennes. À toi, essaie !

– Laisse-la donc terminer son petit déjeuner, vous allez arriver en retard à la fête. Tu lui montreras sur place.

À leurs pieds, la chienne, un magnifique lévrier, guettait les miettes qui tombaient par terre.

– J'ignorais que tu avais fait du roller, ajouta la mère.

– Je ne l'ai jamais mentionné ?

Elle secoua la tête en souriant.

– Ou alors je n'écoutais pas.

– J'en faisais tous les jours. J'allais même en ville pour m'entraîner sur les rampes.

– Ça ne te ressemble pas ! Toi qui es si…

– Si quoi ? demanda la fille.

– Je ne sais pas. Doux, je suppose, calme. En tout cas, ça ne lui ressemble pas.

Elle se tourna vers son mari dont les yeux pétillaient. Les longs doigts de la femme pianotaient sur la table, comme si elle jouait un air dans sa tête.

– Eh bien, il faut croire qu'on a tous nos paradoxes. Comme une pièce de puzzle en trop. Je fabriquais même mes propres patins.

– Hein ? fit la mère.

– Hein ? fit la fille.

– Ouaf ! aboya la chienne.

Alors ils échangèrent un regard et éclatèrent de rire.

– Elle comprend tout ce qu'on dit, déclara la fille, caressant la tête de l'animal et déposant un baiser sur sa truffe.

Soudain, l'attitude de la chienne changea du tout au tout. Comme si un être invisible lui avait murmuré des mots

terribles. Les oreilles rabattues sur le crâne, la queue basse, elle se mit à gémir. Quelque chose l'avait effrayée.

Un frisson parcourut la mère, qui cessa de pianoter sur la table.

– Qu'est-ce qui se passe, ma belle ? demanda l'homme à la chienne.

Elle courut jusqu'au bout du jardin, où commençait la forêt. Elle leva la tête et huma l'air, puis revint et gémit encore, regardant l'homme dans les yeux. À présent il y avait les bruits : les bruits des animaux. Les oiseaux piaillaient, les loups hurlaient, la forêt craquait et crépitait.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda la fille.

– N'aie pas peur, ma chérie, répondit l'homme.

Mais la mère commençait à s'inquiéter, d'autant plus qu'elle se rendait compte que son mari n'était pas rassuré. Ils n'arrivaient pas à calmer la chienne. Ils lui grattèrent les oreilles et essayèrent de lui donner du pain, sans succès. Des oiseaux passèrent au-dessus d'eux, s'enfuyant par centaines et par milliers : une masse noire, un nuage immense qui masquait le ciel.

Alors ils levèrent les yeux et découvrirent une colonne de fumée au-dessus de la pente boisée.

– Oh, m… articula l'homme silencieusement, incapable de proférer un son.

À présent, ils voyaient les arbres enflammés qui jetaient des éclats orange et rouges, tandis que les craquements et les crépitements s'intensifiaient. Les cris des animaux qui dévalaient la montagne étaient devenus assourdissants.

Ils se figèrent tous les trois, littéralement, comme on imagine que cela n'arrive jamais dans la vraie vie, les yeux écarquillés, terrifiés. Ensuite, tout alla très vite : en l'espace d'un instant, la fumée devint noire et épaisse, un mur si haut qu'il dévorait le ciel où passaient les oiseaux un peu plus tôt, avalant le bleu.

Ils sentaient la chaleur, maintenant. Ils la sentaient sur leur peau, dans leurs yeux, dans leurs poumons. La mère sentait même sa chaîne en or lui picoter le cou.

Les sirènes retentirent, comme pour annoncer la guerre.

– Il faut partir, dit enfin la femme. Tout de suite ! cria-t-elle pour les arracher à leur stupeur.

Ils s'enfuirent en courant sans rien emporter, sous le ciel noir de fumée. La mère tourna la tête une dernière fois, pour voir un haut sapin s'allumer comme la mèche d'une bougie, vaciller et s'incliner vers la maison. Elle-même se sentait osciller ; elle avait l'impression d'être en flammes. Son mari la tirait par la main, tandis que la chienne qui galopait devant se retournait régulièrement pour s'assurer que la famille suivait. Ils se dirigeaient vers la mer, aussi vite qu'ils le pouvaient.

Un policier se dressa soudain en travers de leur route, les bras écartés.

– Qu'est-ce que vous foutez ? demanda le mari. Laissez-nous passer !

Mais l'homme était un véritable robot ; il n'écoutait pas, ne bougeait pas.

Les gyrophares des voitures de police clignotaient autour d'eux. Les agents avaient regroupé une quinzaine de personnes en cercle, comme des moutons, et elles restaient plantées là, certaines s'étreignant, d'autres seules, toutes abasourdies.

– Qu'est-ce que vous foutez ? insista le mari, le visage ruisselant de sueur, tenant sa fille et sa femme par la main.

– Il faut attendre ici, répondit le policier. Les instructions sont de ne pas bouger. C'est plus sûr.

L'homme était jeune et effrayé, les yeux injectés de sang.

À travers la fumée, un avion les survola à basse altitude, et ils sentirent son grondement dans leur poitrine.

– C'est ridicule. Le feu arrive ! On doit rejoindre la mer, protesta le mari. Laissez partir ces gens !

Entraînant sa famille, il contourna le policier avant qu'on ne puisse l'arrêter.

Au bout de quelques mètres, il s'immobilisa et lâcha la main de sa femme.

– Continuez sans moi ! J'y retourne. Il faut que j'aille chercher mon père.

– Tu ne peux pas faire ça ! C'est trop dangereux ! s'écria la mère.

La fille, plus terrifiée que jamais, s'accrocha à son bras.

– Je dois y aller. S'il vous plaît, ne restez pas là, descendez vers la mer.

Il détacha les doigts de sa fille toujours agrippée à lui et fit demi-tour, bifurquant vers l'est, où son père vivait seul. De ce côté, la fumée paraissait moins dense.

La mère et la fille n'avaient pas le choix ; elles repartirent, la chienne en tête. Mais elles ne tardèrent pas à se retrouver dans une impasse : une énorme villa blanche leur bloquait le passage.

Le ciel était totalement noir à présent, un océan de ténèbres au-dessus d'elles.

Elles durent revenir sur leurs pas et remonter jusqu'à la route parallèle à la mer. Un peu plus loin, elles croisèrent un autre sentier qui descendait vers la côte, mais celui-là aussi s'interrompait devant le haut portail d'une maison.

La mère fit une pause, les poumons douloureux, un goût de fumée dans la bouche. Elle se plia en deux et toussa, les mains sur les cuisses. La fille fondit en larmes, mais la chienne la tirait par la jupe pour qu'elle ne s'arrête pas, pour qu'elle ne renonce pas maintenant.

Le feu était attisé par un vent violent qui le poussait vers

la mer. Elles le sentaient se rapprocher. Elles avaient la peau brûlante, les yeux qui coulaient. À la suite de la chienne, elles remontèrent à toute allure vers la route, où une maison et une voiture flambaient, où des oiseaux morts gisaient sur le bitume. Des véhicules étaient immobilisés le long de la chaussée étroite : au moins cinq voitures klaxonnaient, pare-chocs contre pare-chocs. Une femme sortit de l'une d'elles, fit le tour pour ouvrir la portière côté passager, prit un enfant dans ses bras et s'enfuit à pied. Les autres ne bougèrent pas. Des animaux les dépassaient, se dirigeant eux aussi vers la côte. La mère aperçut deux lapins, un chacal solitaire et, au loin, elle en était sûre, un loup qui traversait un jardin.

Elles s'étaient attardées seulement quelques secondes, mais c'était déjà trop. La fille aspirait de longues goulées d'air, se préparant à repartir.

– Allez ! dit la mère.

Alors qu'elles couraient, elles virent des gens tourner au croisement suivant. Une famille : un vieil homme qui portait un petit garçon, une femme qui tenait la main d'une dame plus âgée, deux enfants accrochés l'un à l'autre.

Elles rejoignirent le groupe, et, sans un mot, tous continuèrent à descendre jusqu'à se retrouver de nouveau arrêtés par un portail. Celui-là n'était pas aussi haut que les précédents.

– On devrait pouvoir l'escalader, décréta le vieil homme. De toute façon, on n'a pas le choix.

La mère se retourna pour découvrir que les flammes gagnaient la maison qu'ils venaient de dépasser. Le pylône qui se trouvait derrière était en train de s'effondrer sur le toit.

– Maman, gémit la fille. Le feu va trop vite. Il va trop vite pour nous.

– Non, on va y arriver.

Le vieil homme était fort, une vraie machine. Il se campa

solidement sur ses jambes et les aida à franchir l'obstacle chacun leur tour. Les uns après les autres, ils placèrent leurs pieds dans ses paumes et se hissèrent par-dessus le portail.

– Papi, cria le petit garçon, tendant les bras vers lui.

– Vas-y, mon bonhomme. J'arrive. Va avec la gentille dame, là.

Alors la dame prit la main de l'enfant, qui la suivit à contre-cœur, en larmes. Le groupe traversa le parc de la villa à toute allure, tandis que la mère attendait pour aider le vieil homme. Mais sans rien pour faire office de marchepied, il était coincé.

– Il doit bien y avoir quelque chose ! s'écria-t-elle.

– Je ne vois rien.

Elle regarda autour d'elle. Repérant un jardin de rocaille, elle s'efforça de soulever l'un des rochers pour le jeter par-dessus la grille, mais il était beaucoup trop lourd. Sa fille vint l'aider et la chienne haletait derrière elles, tâchant de les entraîner à sa suite, lorsque la voix du vieil homme s'éleva.

– Il est trop tard. Je vous en supplie, madame, partez. Laissez-moi.

Elle le considéra de l'autre côté du portail. Ses yeux étaient graves, francs et noyés de larmes. Elle lui tendit la main et il l'imita ; leurs doigts s'effleurèrent à travers les barreaux.

– Allez-y.

Elles s'élancèrent, la mère en pleurs, car il y avait quelque chose chez le vieil homme, quelque chose dans la sincérité de son regard, qui lui rappelait son père. Piétinant les fleurs, elles traversèrent le jardin verdoyant jusqu'à un autre portail, qui lui n'était pas verrouillé. Elles le poussèrent et continuèrent leur fuite vers la mer.

Le feu avait déjà atteint la maison derrière elles ; il progressait trop vite. La gueule béante de l'incendie engloutit la villa, les fenêtres s'illuminèrent et les murs s'écroulèrent. Toujours

devant, la chienne se retournait toutes les dix secondes et aboyait dès qu'elles faisaient mine de ralentir. La fille toussait, mais elles voyaient les vagues scintiller devant elles à présent. Il fallait seulement arriver jusque-là.

La descente semblait interminable. Le brasier les talonnait, un monstre colossal qui crachait dans leur dos. Au moment où elles atteignaient le sommet d'une petite falaise, la fille poussa un hurlement. La chaleur s'était insinuée sous sa peau, et, plus tard, bien plus tard, elle confierait à sa mère qu'elle avait eu l'impression de fondre.

– Saute ! cria la mère en lui tenant fermement la main.

Elles se jetèrent à l'eau. Derrière elles, un immense mur de flammes courait le long de la paroi rocheuse.

Il était un petit pois, il était une fois une femme, un homme, leur fille et leur chienne qui habitaient une maisonnette à la lisière d'un charmant village, au milieu d'une forêt très ancienne dominant la mer.

2

Je pose mon stylo et je me lève, les doigts toujours sur le bureau. Mes jambes flageolent ; je sens une trépidation à l'intérieur de ma poitrine à chaque inspiration. Je regarde l'horloge au mur. Il est midi. Je suis rentrée depuis environ une heure. J'ai l'impression de me dédoubler et une part de moi retourne auprès de M. Moine, court à travers les bois morts pour le secourir, appeler à l'aide, s'assurer qu'il vit encore. Il y a une part de ma personne qui ne l'a jamais abandonné.

Mais il y a également l'autre moi. Le moi qui sait que M. Moine n'a rien à faire sur cette Terre, qu'il ne mérite pas sa place. Le moi qui aimerait revoir de la joie dans les yeux de sa fille. Le moi qui ne reconnaît plus son mari, parce que, depuis l'incendie, il est perdu, brisé, brûlé. Le moi qui pense à ceux qui sont morts, blottis les uns contre les autres, à ceux qui n'ont pas couru assez vite, à ceux qui désormais vivent seuls et pleurent leurs disparus, à tous les foyers, tous les animaux qui ne sont plus.

De l'endroit où je me tiens, j'ai une vue dégagée sur le jardin. Tasso est assis sous le figuier. C'est là qu'il passe ses journées, à présent, ses mains inertes posées sur ses genoux, paumes vers le ciel. Ce n'est pas faute de lui avoir demandé de rentrer, car il fait froid en plein hiver, sans les arbres pour nous abriter du vent. Un froid comme je n'en ai jamais connu ici.

Je me rends compte que je tremble, que je ne reconnais pas mon écriture dans mon journal intime. J'aimerais être encore hier. J'aimerais ne jamais avoir suivi Rosalie dans les bois.

Ce matin, j'ai pris le chemin, ou du moins ce qu'il en reste, pour me diriger vers ce qui était autrefois la partie la plus touffue de la forêt, là où un ruisselet se jetait dans un petit cours d'eau. Je n'avais pas l'intention d'aller plus loin. C'était proche de l'endroit où se trouvait notre ancienne maison.

Nous nous sommes réfugiés chez mon beau-père, l'une des rares constructions à avoir échappé aux flammes. On ne l'a pas retrouvé après l'incendie, Lazaros, mon beau-père. Hormis ceux qui ont péri serrés les uns contre les autres, retenus par la police – le groupe que nous avons fui, parce que Tasso savait que rester nous condamnait –, il y a eu plusieurs disparus. Au début, nous espérions encore. On les a cherchés, bien entendu : des bénévoles venus de villes voisines, des équipes avec des chiens entraînés, fouillant les décombres. Au bout du compte, seuls trois des vingt et un disparus ont été retrouvés et identifiés.

Parfois, je me surprends à guetter Lazaros, à croire qu'il va franchir la porte, haussant les sourcils, se plaignant de ci ou de ça, exigeant un café. Alors je poserai un baiser sur sa joue et je lui dirai de s'asseoir et de respirer avant de faire une crise cardiaque, car je l'aime comme mon propre père. Tasso l'attend aussi, je le sais. Mais je sais également que Lazaros

ne reviendra pas. Il est retourné à la terre ; je préfère voir les choses ainsi.

Sa maison est spacieuse, avec une terrasse qui donne sur le jardin. Il y fait chaud en hiver et frais en été, car elle est en pierre. De grandes fenêtres baignent la vaste cuisine de lumière, et les étagères du salon sont envahies d'un bric-à-brac de bibelots : minuscules statuettes de dieux et de déesses, vases, objets en cristal, verres miniatures qui semblent avoir été conçus pour des elfes. Aux murs sont accrochés quinze des tableaux de Tasso. Plusieurs représentent la forêt, un, sa mère et un, le vieux bouzouki de mon grand-père, celui dont mon père jouait il y des années de cela, à Londres. Si Lazaros n'avait pas insisté pour garder ces tableaux chez lui, ils auraient brûlé avec les autres. Une simple barrière de bois entoure la propriété, si basse que la végétation l'escaladait et colonisait le terrain. Un seul arbre a survécu à l'incendie : le vénérable figuier au milieu du jardin.

Nous habitons un village d'environ cinq cents âmes, perché sur les contreforts d'une montagne, à quelques kilomètres de la mer. Il y a des années, bien avant ma naissance, une route traversée de nombreux sentiers serpentait jusqu'au sommet. Au centre, il y avait une place entourée de sapins, où l'on s'asseyait à l'ombre pour boire du café et bavarder, à côté de l'église byzantine. C'était là que se trouvait l'unique magasin. Les habitants vivaient de la terre et de l'extraction de la résine. Il y avait un homme qui faisait la meilleure feta à des kilomètres à la ronde ; sa femme tricotait des couvertures. Un village de conte de fées.

À partir des années 1960 et 1970, les citadins qui avaient déserté les campagnes après la Seconde Guerre mondiale ont commencé à revenir. Ils rêvaient de bâtir une maison de vacances ou de vivre à l'ombre des pins. On était sur le

continent, et pas trop loin de la ville, à une heure de voiture à peine : une situation idéale. Les villas ont peu à peu envahi les zones boisées. Des constructions illégales poussaient ici et là. Lors de ma première visite, au cours de l'été 1989, j'entendais le bruit des perceuses et des marteaux où que j'aille. Le résultat avait un côté anarchique et farfelu. Un méli-mélo de cafés, de petits restaurants et de maisons. De nouveaux magasins ont surgi du sol ; bientôt on en comptait une bonne douzaine le long des sentiers descendant vers la mer, qui vendaient toutes sortes d'articles : ballons de plage géants, loukoums, seaux et pelles en plastique, chapeaux de paille. À l'est, dans une rue résidentielle, se trouve le *kafeneon* de Maria, qui est devenu le cœur battant du village, l'un des rares bâtiments épargné par le feu.

En dépit du nombre croissant de commerces et de villas, il y avait au moins une chose qui ne changeait pas : quand on suivait la route jusqu'à la cime, on avait toujours l'impression de pouvoir atteindre le ciel. S'il y avait des nuages, on n'avait qu'à se hisser sur la pointe des pieds et à tendre le bras pour se persuader qu'on les touchait. Le paysage en dessous se modifiait au fil des ans, mais là-haut, j'avais le sentiment d'être au sommet du monde. J'y montais quand j'étais petite, bien avant d'émigrer ici, pendant les vacances que nous passions dans le village natal de mon père.

Aujourd'hui, cette route n'existe plus. On peut toujours grimper jusqu'en haut, bien sûr, mais je ne suis pas encore allée aussi loin, pas depuis l'incendie.

Je serre les poings pour que mes mains cessent de trembler. J'ai beau être solidement campée sur mes jambes, les pieds bien à plat sur le parquet de la chambre, je ne peux pas m'empêcher de penser à M. Moine et à la partie de moi-même qui est restée à ses côtés.

Je n'y retournerai pas. Je n'ai aucune raison d'y aller. Pourtant je continue de le voir sous le vieux châtaignier, dans ses beaux habits, sa montre en argent Cartier étincelant au soleil.

J'ai encore les chaussures que je portais quand je suis allée me promener dans les bois morts. Il y a des traces noires sur le sol à mes pieds. Je me tourne et je découvre des empreintes de la porte de la chambre jusqu'à l'endroit où je me tiens.

Il est midi et demi.

Il était 9 h 30, ce matin, quand je suis sortie avec Rosalie. Et puis, elle m'a soudain faussé compagnie. Je n'étais pas rassurée. Autrefois nous vagabondions librement. J'avais mes repères ; je savais toujours exactement où j'étais. Désormais, je dois rester vigilante pour ne pas me perdre.

Je l'ai appelée, mais elle ne m'écoutait pas. Je l'ai vue disparaître entre les souches brûlées, son pelage gris chatoyant au soleil.

Je me trouvais sur une étendue stérile et dégagée. Avant, c'était un pré de fleurs sauvages et d'herbes folles ; avant, l'air sentait la lavande et le thym, et tout au bout commençait la forêt. À présent, le sol craquelé est hérissé de fûts noircis, à la pointe effilée comme un poignard. Certains m'arrivent à peine au genou, d'autres font deux mètres de haut.

Suivant les traces de Rosalie, je me suis enfoncée dans les bois. J'ai posé la main sur un haut tronc sans branches et, quand j'ai regardé ma paume, elle était aussi charbonneuse que la terre. Un peu plus loin, je suis tombée sur les ruines de la maison des Chrisofos. Il ne restait qu'un mur calciné en partie éboulé, contre lequel se trouvait un cadre de lit en métal. À quelques mètres gisaient les vestiges d'un four et d'un évier.

Enfin, j'ai aperçu Rosalie qui semblait m'attendre à quelques mètres. Mais dès qu'elle a constaté que je l'avais vue, elle est repartie, ignorant mes appels. J'ai donc continué à la suivre,

dépassant les décombres d'une autre maison, la résidence secondaire d'un couple dont je ne parvenais jamais à retenir le nom.

La mort disséminée autour de moi. La mort sous mes pieds : les cendres des insectes, des animaux et des feuilles, les cendres des couleurs, d'un million de verts et de bruns, les cendres des bruits, des frôlements, des soupirs, des froissements et des chants d'oiseaux. J'ai appris à être attentive aux nuances visuelles et sonores, à tous les changements, grands et minuscules. C'est l'influence de Tasso ; nous sommes ensemble depuis si longtemps. Au cours de nos promenades, il portait toujours à mon attention tel ou tel détail. *Regarde la façon dont les rayons du soleil jouent à travers les feuilles, Irini, juste là… Regarde la couleur du ciel, aujourd'hui. On dirait de la pierre, ou de l'os, ou de la topaze… Regarde cette fleur, elle est un peu plus ouverte qu'hier… Écoute cet animal détaler, je suis presque sûr que c'est un bébé lapin.* Si bien qu'à présent, même quand il n'est pas là, mes yeux et mes oreilles sont plus ouverts au monde, à ses rythmes fluctuants.

Je songeais à Tasso, à celui qu'il était avant.

Et soudain j'ai vu la forêt renaître autour de moi. Des fleurs surgissaient de terre et s'épanouissaient ; les troncs mutilés se transformaient en sapins élancés et en pins penchés. Un lapin a disparu dans une haie.

Tasso marchait devant moi avec son matériel de peinture.

– Allez, dépêche-toi un peu, ou je vais rater la lumière du matin. Les nuages s'amoncellent, regarde.

Un énorme sac rempli de tubes de gouache sur le dos, il tenait un chevalet de bois dans une main et son téléphone dans l'autre.

J'ai accéléré. Il s'est tourné vers moi.

– Plus vite. Sinon, je ne t'attends pas.

– Vas-y !
– Tu sauras me retrouver ?
– Ne t'inquiète pas.

Il a disparu entre les arbres et j'ai ralenti pour reprendre mon souffle.

La vision s'est dissipée.

L'odeur âcre du feu éteint me piquait la gorge. Je voulais faire demi-tour. J'ai appelé Rosalie à plusieurs reprises. Où était-elle passée ? Ici et là, de petites plaques de neige scintillaient au soleil.

C'est alors que je l'ai repérée, montant la garde à côté de quelqu'un. Qui d'autre était assez stupide pour se promener dans les bois morts ? En m'approchant, j'ai vu que c'était un homme. J'ai cru qu'il dormait, adossé au châtaignier millénaire. C'était à cause de la façon dont il était assis, le crâne contre le tronc, le menton légèrement relevé, comme si le sommeil l'avait surpris en pleine méditation.

À la vue de l'arbre, je me suis immobilisée. Il est si massif et si ancien qu'il a survécu à l'incendie, la moitié du tronc couleur charbon, l'autre inchangée, solide et marron, se ramifiant en branches. C'est là que s'est assis mon arrière-grand-père, après sa longue migration depuis la Turquie, en 1923 ; c'est là que j'ai donné mon premier baiser et c'est là que Chara a fait ses tout premiers pas. Elle m'est brièvement apparue, ses petits pieds écrasant les feuilles mortes dans les baskets blanches minuscules que lui avait achetées son grand-père, les bras tendus vers moi, un grand sourire aux lèvres.

À côté du dormeur, la langue pendante, Rosalie attendait fièrement sa récompense. Je cherchais une friandise dans mon sac banane, lorsque j'ai reconnu l'homme.

Mon cœur s'est emballé. J'avais la peau brûlante et je transpirais comme si j'étais cernée par le feu. Je me souviens

que je tirais sur le col de mon pull, que je tirais dessus frénétiquement. Il m'étranglait. J'avais du mal à respirer rien qu'en regardant cet homme. J'inhalais une dense fumée noire.

Le Livre du feu

Il était une fois un charmant village qui recelait un million d'histoires d'amour, de deuil, de paix et de guerre. Un jour, il fut dévoré par un brasier dont les flammes léchaient le ciel. Le feu dévasta tout, ne s'arrêtant qu'à la mer, où il se retrouva face à son reflet.

D'abord, la fraîcheur. C'est ce que ressentit la femme lorsque son corps toucha l'eau. La fraîcheur bleue sur sa peau qui la submergeait, l'enveloppait, chassait la chaleur. Elle ouvrit les yeux et vit les bulles de son souffle remonter vers la surface. Puis elle sentit la main de sa fille dans la sienne. Jamais elle ne l'abandonnerait, et surtout pas dans un moment pareil.

Lorsqu'elle émergea pour respirer, elle se tourna immédiatement vers le visage luisant de l'enfant. Sur sa peau, sur ses joues et dans sa bouche haletante, sur ses paupières fermées, partout rougeoyait le feu, comme si elle était faite de flammes.

Cette image la hanterait toute sa vie : sa fille en flammes, l'eau et le feu qui scintillaient sur son visage.

Comment pouvait-on oublier une chose pareille ?

Pourquoi avait-il fallu qu'elle voie cela ?

Comme si le monde brûlait sur le corps de cette petite fille, sa petite fille.

Et il n'y avait pas qu'elle : les enfants d'autres personnes se trouvaient dans l'eau autour d'elles, seule leur tête visible. Baignant dans le reflet de l'incendie qui brûlait le long de la côte, le long du port, dans la forêt et jusqu'au sommet de la montagne. Elles devaient toutes les deux nager sur place pour ne pas couler ; elles n'avaient pas pied.

La chienne émergea à son tour des vagues et rejoignit sa jeune maîtresse, lui léchant le visage comme si elle essayait d'étouffer les flammes. La fille ouvrit les yeux et enlaça l'animal, qui pédalait vaillamment pour les maintenir toutes les deux à la surface.

– Je t'aime, lui dit la fille.

C'étaient ses premiers mots et sa voix avait vieilli de cinquante ans, comme si elle connaissait déjà les ténèbres de la vie. Elle n'avait jamais parlé ainsi. Les mots étaient sortis tout seuls – ils avaient jailli de sa bouche. Le ton et la puissance de sa voix, la gratitude et la souffrance qu'elle renfermait : tout trahissait le changement. La chienne cligna des yeux en guise de réponse, sans cesser de battre des pattes.

La mère avait perçu ce changement, elle l'avait entendu à travers le rugissement des flammes. Il lui était parvenu en dépit du tumulte.

Elle embrassa le visage de sa fille, incapable de parler. C'était comme si tous les mots dans sa tête et dans son cœur s'étaient répandus dans l'eau. Elle lui serra la main pour s'assurer qu'elles étaient toutes les deux bien vivantes, pour lui faire savoir qu'elle l'aimait plus que la Terre, plus que le monde.

Elle songea à une conversation qu'elles avaient quand sa fille était toute petite.

– Je t'aime, disait la mère.

– Je sais, répondait la fille.

– Comment tu le sais ?

– Parce que tu me le dis tous les jours.

– Et toi, tu m'aimes ?

– Ben oui.

– Tu m'aimes comment ?

– Plus que le monde !

– Le monde, il est grand comment ?

– Plus grand que notre maison !

– Comment tu m'aimes, maintenant ?

– Plus que la galaskiii !

– Et elle est grande comment, la galaskiii ?

– Plus grande que le grand pull de papa quand il fait frais le soir.

Elle aurait souhaité pouvoir parler à sa fille, lui dire quelque chose pour couvrir le fracas des vagues, des cris et du feu.

Elles nageaient sur place. Elles commençaient à fatiguer, mais la chaleur et la fumée les empêchaient de se rapprocher du bord.

– J'ai la bouche pleine de sel, gémit la fille.

Pour l'instant, l'eau les protégeait, tenait les flammes à distance.

Où était son mari ? La mère scruta la mer autour d'elles. Elles se trouvaient à une dizaine de mètres du rivage. Le feu formait une muraille devant elles. Il avait dévalé la montagne jusqu'à la falaise qui se dressait au bout du port. Avant, il y avait des maisons et des arbres sur les contreforts verdoyants. À présent, tout brûlait.

Autour d'elles, d'autres gens barbotaient dans l'eau. Elle